REVERIES.

XIV

L'autre jour, nous prenions un tramway électrique de l'avenue St-Charles. Nous le quittâmes à l'entrée de l'avenue Carrollton pour aller au fleuve qui roule ses eaux jaunâtres dans le voisinage immédiat.

Debout sur la haute levée, nous avions sous les yeux la ville de la Nouvelle-Orléans dans toute son immense étendue. Elle prend, comme on sait, la forme d'un serpent gigantesque, d'une longueur démesurée, que lui donnent les capricieuses sinuosités du Mississipi dont elle suit docilement la rive. Pour mieux voir, nous montâmes sur une tour, sorte d'échafaudage, qui se dresse au sommet de la levée.

Le point où nous étions doit dominer le reste du territoire urbain. Le regard s'étend jusqu'aux extrémités lointaines, qui apparaissent estompées par la brume, ou teintées de bleu par l'azur du ciel. Ce vague nébuleux est rempli de poésie.

Bien qu'au milieu de l'hiver—nous étions en janvier—une brise printanière jouait avec les ondes du fleuve, les ridait gentiment. Dans les jardins, les arbres fruitiers bourgeonnaient. Un soleil brillant, illuminant l'horizon, donnait au rayon visuel un champ d'exploration très vaste. L'œil charmé cherchait des birondelles dans l'espace tiède....

O Nouvelle-Orléans, où nous avons passé les plus belles années de notre jeunesse,—où nous avons vieilli au milieu d'une population aimable,—nous regardions avec surprise, nous admirions filialement, comme tu es, depuis une quarantaine d'années, devenue grande et belle! Bien qu'ayant traversé des désastres, les progrès n'en sont pas moins remarquables. On reconnaît dans ton développement la vigueur, l'audace, l'esprit d'entreprise des Anglo-Saxons.

A notre arrivée sur ton sol, tu étais encore la vieille cité franco-espagnole, avec tes rues étroites et mal pavées, avec tes petites maisons plates et tes résidences à vérandas qui, alors, paraissaient somptueuses, mais qui maintenant se font humbles auprès des nouvelles venues resplendissantes.

Tous ces opulents quartiers d'outre-Canal étaient encore dans les brumes de l'avenir. Ils devaient être l'œuvre d'une génération future qui venait de naître et qui allait s'enrichir. Les rues n'étaient même pas tracées; l'herbe y poussait, luxuriante, et les arbres versaient leurs ombrages sur des gazons déserts, à peine fréquentés par quelques chasseurs et des touristes égarés dans ces régions sauvages.

A l'endroit même où s'élèvent nos plus luxueuses résidences, nous nous rappelons avoir traqué, de notre innocent fusil, des oiseaux farouches qui, pour nous échapper, mettaient à profit notre maladresse. Les bécasses et les lapins, eux-mêmes, étaient des habitués de ces parages.

En consultant nos souvenirs, il nous revient que, dans une de ces expéditions, un de nos camarades ayant essayé de franchir une barrière, s'y accrocha. Comme résultat, un accident grave survint à la partie la plus intime de son vêtement. Le morceau y resta; il ne put décemment regagner, à la clarté du jour, ses pénates. Cet accident le dégoûta de nos chasses.

* * *

Notre grand boulevard Canal, lui-même, n'était grand que par sa largeur. Il était encore vierge de tous les édifices et des superbes magasins qui font maintenant sa rogue et sa gloire.

Il y avait là de chétives demeures qui, tout à coup, comme emportées par un cyclone, ont disparu sous la pioche et le marteau, pour faire place aux masses imposantes des bâtisses actuelles.

La rue de Chartres, si modeste aujourd'hui, primait alors. C'est là que se voyaient les grands dépôts de tissus et les étalages séduisants d'un luxe qui venait exclusivement de Paris. La France, à cette époque, pour ce genre d'objets, était l'unique fournisseuse de la haute société louisianaise.

Le centre du mouvement, pour la population masculine, était au milieu de la vieille cité: rue St-Louis, autour de son hôtel, mais surtout rue d'Orléans, où se trouvait le théâtre de ce nom.

C'est derrière la Cathédrale que nous avons vu passer toute une génération de Créoles et d'Américains, aujourd'hui disparue. Placide Canonge, directeur du Théâtre d'Orléans, était l'homme du jour. Il était l'organisateur de ces magnifiques représentations où nous allions admirer, outre le talent de ses artistes, la beauté ravissante et les attrayantes toilettes des dames louisianaises dont toutes les loges étaient ornées, et qui n'auraient pu être décrites que par sa propre plume d'élégant, d'incomparable feuilletoniste théâtral.

O souvenirs de notre jeunesse! Ceux-là brillent dans le passé comme les étoiles dans un beau ciel nocturne. Nous revoyons au fond de notre mémoire cet éblouissement de lumières, de bijoux scintillants, de parures éclatantes, de soieries chatoyantes et ondoyantes, d'épaules et de têtes de femmes superbes.

Hélas! qu'êtes-vous devenues, splendeurs et gaietés d'autan! La rue d'Orléans, aujourd'hui si calme, n'a conservé aucun vestige de son histoire. Tout s'est effondré dans l'abîme du temps. A la place où s'élevait le Théâtre, détruit par un incendie, se dresse un couvent de religieuses. Le silence a succédé au bruit, la méditation au rire, la prière aux joyeux flonflons du vaudeville, et l'austérité à l'aimable et douce folie. La religion s'est érigée sur les ruines de la vie profane.

En nous remémorant cette époque lointaine, nous songeons aussi aux amis qui partageaient nos plaisirs; jeunes expatriés comme nous, que la mort a semés sur la route et qui virent trancher dans sa fleur l'espérance de rentrer dans leur pays. Le sort les réduisit à dire adieu de loin à leurs parents qu'ils ne devaient plus revoir, et à mêler fraternellement leurs cendres sous la terre étrangère. Heureusement, dans leur dernière demeure, il y avait encore quelque chose de la France.

Que de figures sont associées à ces réminiscences. Les disparus s'appellent légion.

Est-ce un malheur de mourir jeune, au milieu de la joie, en plein éclat de rire? Les païens disaient que les dieux ne laissaient pas vieillir ceux qu'ils aimaient. Ils voulaient leur épargner les tristesses de la vie caduque, les regrets et les déceptions de l'âge. Ils voulaient surtout éloigner d'eux la douleur de perdre ceux qu'ils chérissaient, et de rester seuls pour les pleurer. Cette pensée était profondément humaine.

Il est peu de longues existences dont les étapes ne soient marquées par des tombes, et dont les années ne soient une succession de deuils.

Pauvres pères de famille qui voyez faucher vos enfants, jeunes plantes pleines de promesses, alors que vous, épis mûrs, vous demeurez, sur votre tige branlante, à votre poste de chagrin et de désespoir.... comme vous avez le droit de maudire la destinée!

Mais c'est surtout lorsque ces enfants, grandis, élevés, devenus de brillants jeunes hommes ou de belles jeunes femmes, nous promettent d'être notre bâton de vieillesse, que nous souffrons de leur mort prématurée! Nous avons consacré à leur éducation notre temps, notre énergie et nos ressources; nous les avons entourés de tendresse; nous leur avons enrichi l'esprit de toutes les connaissances qui embellissent la vie; et quand notre œuvre est terminée; quand nous allons recueillir le fruit de nos peines, un coup de vent nous l'emporte!.... Horrible déception!

* * *

En contemplant la Nouvelle-Orléans dans son étendue actuelle; en laissant errer sa vue sur les hautes cheminées de ses usines, les clochers de ses églises, les châteaux et les palais qui décorent ses nouveaux quartiers,—l'observateur, entraîné par ses souvenirs historiques, remonte de deux siècles le cours des années, et assiste, par la pensée, aux humbles débuts de cette grande ville.

Il voit Bienville et ses compagnons disputer aux reptiles ce sol marécageux, y édifier quelques cabanes et les entourer de remparts pour les défendre contre les Indiens. Voilà le berceau de la Reine du Sud.

Bienville, qui fit de la fondation de la Nouvelle-Orléans l'objet de sa vie, continua à lui vouer tout son amour après sa rentrée en France. Parvenu à une extrême vieillesse, il plaidait encore la cause de ses habitants contre le roi d'Espagne dont ils repoussaient la domination. Le cœur devait lui saigner, en effet, en voyant perdu ce vaste domaine qu'il avait, avec tant de soins, organisé pour son pays.

C'est à lui que s'adressèrent les délégués de la colonie qui voulait rester française, même au prix de son sang. Il les reçut à bras ouverts, épousa leur querelle et pleura avec eux sur la faiblesse de Louis XV qui oédait, d'un cœur léger, cette terre d'un si brillant avenir.

Ah! si son âme revient sur terre, c'est assurément sur la Nouvelle-Orléans qu'elle plane! Quelle doit être sa surprise en voyant son petit village devenu cette vaste agglomération d'édifices et de population, et l'insignifiant trafic de son époque remplacé par les merveilles du commerce et de l'industrie!

Mais aussi quelle angoisse pour le père de notre cité lorsqu'il remarque qu'en grandissant sa création perd tous les jours de son caractère français primitif! Il tend l'oreille: c'est de l'anglais qu'il entend.—"Où sont donc nos descendants? doit-il s'écrier.... Est ce qu'eux aussi abandonnent leur langue?.... O Nouvelle Orléans, tu ne seras plus bientôt ma fille que de nom!"

Il scrute nos places publiques; il y voit la statue de Henry Clay, homme d'Etat distingué qu'on n'a pas craint (ô profanation!) de descendre de son piédestal pour la commodité des tramways électriques, mais qu'on a bien voulu remonter sur ses blocs de granit rédruits de façon à ne gêner personne.

Il y voit aussi la statue du glorieux vaincu de la Confédération,—le général Robert E. Lee,—qui médite, les bras croisés, sur sa haute colonne; celle de la boulangère Marguerite, âme bienfaisante qui n'avait sans doute jamais rêvé une telle apothéose; celle du philosophe Benjamin Franklin, peu majestueux sur son socle trop petit,—beaucoup moins grand que sa renommée; enfin, celle du général Jackson, le sauveur de la Nouvelle-Orléans.. —Mais où est donc la statue de son fondateur? se demande t il avec anxiété. N'est-ce pas par la sienne que l'on eût dû commencer.

Ne sois pas trop étonné, âme naïve, de cet acte d'ingratitude. Tu as eu le tort de n'être pas américain.

La Nouvelle Orléans, orgueilleuse et grande aujourd'hui, perd de vue son origine étrangère, parce qu'elle est gouvernée par une population anglo-saxonne qui ne veut rien devoir qu'à elle-même, et qui ne songe qu'aux siens.... N'est-ce pas, d'ailleurs, l'histoire de tous les pays?

—"Mais notre race, dirais-tu, y est largement représentée".

Hélas! le malheur l'a plongée dans l'apathie. Pour la ranimer, il faudrait une voix plus puissante que la nôtre.

Peut être, cependant, essaierons-nous, plus tard, de lui faire entendre nos faibles accents; très faibles, en effet, mais sincères, comme dans tous les sujets où nous prenons la parole ou la plume.

FRANÇOIS TUJAGUE.

VIVA CUBA LIBRE!

Au brave Général Maximo Gomez.

Hourrah! Cuba, Hourrah! fière Cuba, la libre,
Dans ton cœur l'hymne saint de la Liberté vibre,
Tu veux briser le bras, qui t'opprima jadis,
Et la Révolte coule aux veines de tes fils.
De ton âme jaillit et dans ton sang bouillonne,
Dans tes yeux étincelle et sur ton front rayonne
La même flamme qui, pour nous, voilà cent ans,
Sur la terre de France enfantait des géants;
Le sang de ces Géants est entré dans tes veines:
Comme eux tu te reprends et veux rompre tes chaînes,
Comme eux aussi, tu veux qu'on écoute ta voix,
Car c'est celle de Dieu, non pas celle des rois—
Tu devais, ô Cuba, comme ma chère France,
T'affranchir des tyrans et, pour la délivrance,
Sonner le branle bas aux autres nations,
Où bientôt vont surgir les révolutions—
Les trônes et les rois, comme un mont qui s'écroule
Dévoré dans ses flancs par la lave qui coule,
S'affaisseront, pourris par le vice et aspés,
Goliaths que la main d'un enfant a frappés—
Car les trônes partout sont une pourriture,
Et leur base est le crime, et leur sommet l'ordure,
Et le peuple écrasé, fatigué d'obéir,
Sent gronder sa colère et son âme haïr;
Et la haine du peuple est la haine terrible,
Qui fait coul r le sang sur l'échafaud horrible,
C'est la Justice, errant autour de leurs pavois,
La Vengeance de Dieu, qui vient frapper les rois—
Cette œuvre du venge ur n'est pas une œuvre infâme,
Il prend la Liberté, comme on prend une femme,
Puis, contre l'oppresseur levant un bras fatal,
De la tête des rois lui fait un piédestal—
Et pourquoi donc un seul peut-il dire: "J'ordonne!....
Pourquoi la chaîne à l'un, à l'autre la couronne!
Pourquoi l'un est-il maître et l'autre obscur va let!....
Que fut le premier homme.... empereur ou sujet!....
De quel droit dit un seul: "Je suis roi, toi l'esclave,
"Tu me dois obéir et ramper comme un slave,
"Et s'il me plaît, à moi, de te cracher au front
"Tu dois plover les reins et dévorer l'affront!....'
Caïn, Abel!....deux noms....la première conquête
Du fort contre le faible..... "Est-ce là sa requête!....
Le crime a commencé la domination
Et son prétendu droit n'est qu'usurpation —
Qu'es-tu, nouveau Caïn, plus que les autres êtres!....
Es-tu Génie ou Dieu, n'as-tu pas eu d'ancêtres!..
Es-tu nouvel Hercule ou colosse puissant!
N'es-tu pas de la "boue avec un peu de sang!"
Est-il plus beau, ton corps, ou ton âme plus blanche?
Ta voix, comme au sommet la foudre ou l'avalanche,
Couvre t elle, en tonnant, la voix des citoyens!
Ton bras est il plus fort que ceux des plébéiens!
Réponds!.... Non, car c'est nous, qui sommes ta puissance,
Tu repaies sur nous, comme sur une lance,
Chaque jour, de nos mains, nous forgeons tes pouvoirs,
Nous seuls avons des droits, toi seul a des devoirs
Et nous ne voulons pas que quelqu'un nous opprime
La révolte du droit n'est pas toujours un crime,
C'est une arme, terrible et légale en nos mains,
Contre les oppresseurs, les Césars, les Caïns—
La révolte surgit partout où la contrainte
De sa griffe inhumaine imprime son empreinte,
Et toujours, il naîtra des Thiers, des Gédeons,
Près des Hérodias et des Napléons—
La sainte Liberté n'a pas besoin de trône,
Sa tête fière est nue et n'a pas de couronne;
Son trône, c'est nos cœurs, ceux des martyrs vengés,
Sa couronne se tisse autour d'Elle rangée!
Salut, Ile vaillante, où le trône se brise,
D'un bras ferme, en luttant, lève haut sa devise,
Appelle ses enfants, assemble tes soldats,
Dans ton sublime élan, sois unie et combats—
La Liberté toujours a poussé sur des tombes—
Notre sol autre fois fut couvert d'hécatombes
Et nos champs arrosés du sang de nos héros;
Oui, mais la Liberté triompha des bourreaux,
Car la Liberté sainte est sœur de la Victoire
Et combattre pour Elle est la plus noble gloire—
Hourrah, Cuba, hourrah! pour cette cause-là,
Si tu veux un soldat, je suis prêt, me voilà!—

MAURICE LECOMTE.

New-York, Fév. '96.

LE TENOR G. DUPREZ.

L'illustre créateur de la *Favorite* vient d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année. Il habite rue de la Tour, à Passy, un petit appartement, au seuil duquel expirent les bruits du monde. M. Duprez, depuis longtemps, ne va plus au théâtre et ne s'intéresse plus aux ténors qui ont continué sa tradition. Il vit dans la paix sommeillante et recueillie de son grand âge.... J'ai voulu, une dernière fois, lui rendre visite et faire appel à ses souvenirs.

Le logis est propre et bien rangé, meublé d'acajou et de velours d'Utrecht, à la mode de 1845, rempli de bibelots et de portraits. Tous les maîtres dont le viril artiste fut l'interprète et l'ami, ses camarades et même ses directeurs lui ont donné leurs images, ornées de dédicaces flatteuses. Ils sont là, rangés en bel ordre: Rossini, bedonnant et narquois, le grave Meyerbeer, Cherubini, Donizetti, Lablache, Baroilhet.... Sur le bureau, on aperçois des statuettes modelées par Mélingue et représentant Duprez dans ses rôles principaux, puis des objets rapportés d'Italie, présents offerts par des mains fameuses, quelquefois royales. Duprez n'a-t-il pas reçu une montre du comte Demidof et une bague de l'archiduchesse Marie-Louise, veuve de l'empereur Napoléon? Il aurait pu suspendre aux murs les couronnes en papier doré qu'il a moissonnées; il a eu le bon goût de les cacher. Du reste, elles doivent tomber en poussière.... depuis le temps! Songez que Duprez a débuté en 1825, qu'il a pris sa retraite en 1849!.... On croit rêver, en lisant ces dates. Et il est toujours debout, comme un chêne, bravant les durs assauts de l'hiver. La nature l'a forgé d'un métal robuste.... Lorsqu'il chantait à Lucques vers 1832, il se rendait, en sortant de scène, encore tout bouillant et trempé de sueur, à la rivière voisine, entrait dans l'eau jusqu'à mi-jambes et pêchait au flambeau jusqu'à cinq heures du matin. C'était son délassement favori. Il avait coutume de répéter: "J'ai fait tout ce que j'ai pu pour tuer en moi quatre hommes et un caporal...." Et l'on parle de la santé vacillante des ténors!....

....Un léger bruit de pas dans la pièce d'à-côté. La porte s'ouvre.... Celui qui fut Arnold, Raoul, Fernand apparaît. Il n'est pas trop cassé, il s'appuie sur une canne et marche droit; sa main ne tremble pas, sa parole est assez ferme, quoique lente et rare. Il réfléchit profondément avant de répondre aux questions qu'on lui pose; sa mémoire est devenue paresseuse, et il s'en excuse avec la meilleure grâce. Il y a des noms qui lui échappent, des événements dont il n'a gardé qu'une impression confuse. Peu à peu, cependant, l'écheveau se débrouille; les idées s'enchaînent; un fait en appelle un autre. M. Duprez, comme il arrive à tous les vieillards, se rappelle assez mal les circonstances récentes; au contraire, sa première enfance, les premières impressions qu'il a ressenties, tout ce qui l'a frappé durant sa jeunesse, est demeuré gravé dans son esprit. Et rien n'est plus intéressant que d'évoquer ces tableaux évanouis. Il semble qu'on feuillette un livre d'estampes....

—

La naissance de Gilbert Duprez eut, en effet, fourni un joli sujet à Carle Vernet ou à Boilly. Ce matin-là, le 6 décembre 1806, une grosse agitation se manifestait rue Grenata devant la boutique du sieur Godard, bonnetier soumissionné du ministère de la guerre. Une vingtaine de soldats en brillant uniforme, portant sous le bras des instruments, fifres, clarinettes, petites flûtes, ce qu'il fallait pour donner une sérénade, s'étaient mis en rond et préludaient à l'exécution du morceau intitulé: *On peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*.... Toutes les fenêtres s'ouvrirent, des applaudissements éclatèrent. Les soldats encouragés jouèrent avec entrain leur second morceau: la *Victoire est à nous!* Alors, l'huis de la boutique s'entre-bâilla, et le sieur Godard se montra, la mine béate et souriante; il tira de son gousset un napoléon tout neuf qu'il plaça dans la main du chef d'orchestre.... Le sieur Godard, bonnetier soumisionné, pouvait se permettre cette libéralité, car il venait de gagner un terne au dernier tirage de la roue de Lille. Et, le bruit s'en étant répandu dans Paris, la musique de la loterie impériale s'était rendue rue Greneta pour congraturer l'heureux gagnant. A peine venait-elle, pour la deuxième fois, d'achever l'hymne triomphale: la *Victoire est à nous!* que des cris perçants retentirent au premier étage de la maison de M. Godard. L'honorable bonnetier se tourna vers son épouse: "C'est au moins Mme Duprez qui accouche de son douzième garçon!...." Le digne Godard ne se trompait point. Mme Duprez donnait le jour, non pas à une fille qu'elle eût passionnément désirée, mais à un fils qui complétait la douzaine. Elle avait bien mérité de la patrie et de l'empereur!.... Ce Benjamin était Gilbert, qui ouvrait les yeux à la lumière, juste au moment où les musiciens soufflaient pour la dernière fois, en prenant congé, la *Victoire est à nous!* Un ténor ne pouvait pas naître sous de meilleurs auspices.

—

Nous ne conterons pas la carrière de Duprez, si courte et si glorieuse, les aventures héroï-comiques qu'il affronta de Gênes à Venise, de Florence à Naples. Il y aurait une curieuse étude à écrire sur les mœurs bohémiennes de cette Italie de 1830, qui ressemble si peu à l'Italie d'aujourd'hui. Chaque petite ville y possédait un théâtre de musique, déservi par des artistes habiles et fréquenté par un public idolâtre. C'était le seul luxe qu'il consentit à payer. Duprez chanta à Varèse, à Novarre, à Foligno, à Sinigaglia. Il avait affaire à des impresarii fabuleux qui se nommaient Barbaja, Granara, Lannari. Barbaja, était une sorte de nabab, qui traînait après lui un sérail, dont les malheureux auteurs, indignement exploités, faisaient les frais. Rossini se vengea de Barbaja et vengea tous ses confrères en enlevant sa favorite, la signora Marcella, qui était premier sujet de la troupe, de telle sorte que Barbaja se trouva doublement joué, comme directeur et comme ami.... Granara passait pour le plus fin des renards, Lanari pour le plus affreux desladres. Duprez n'a pas oublié le tour de Scapin que lui fit ce dernier.....

Il se trouvait à Lucques, où il avait interprété avec beaucoup d'éclat *Guillaume Tell* et *Lucie*.... Lanari lui annonça qu'en récompense de ses services il organisait à son profit une représentation extraordinaire. Duprez fut ébloui; et il fut touché quand il vit le zèle qu'apportait son directeur à préparer cette imposante manifestation. Lannari y convia tous les marquis des environs, la recette promettait d'être magnifique. Lorsque tout fut préparé, la salle garnie et le rideau prêt à se lever, Lannari prit à part le ténor: "Eh bien! êtes-vous content?—Certes, répondit Duprez, je crois que toutes les places sont occupées; cela va produire une jolie somme.—Oui! reprit Lannari, et j'en avais bien besoin pour emplir ma caisse.—Votre caisse?—Sans doute! Cette soirée me sauve de la faillite." Et comme Duprez protestait contre un telle violation du droit des gens, Lanari continua avec bonhomie: "Voyons, cher ami, vous êtes le grand Duprez (*il gran Douprez*), vous êtes le roi des chanteurs passés, présents et futurs. Vous ne pouvez tout avoir. Je vous laisse la gloire, je prends l'argent...." Duprez eût préféré un peu moins de gloire, un peu plus d'or monayé.

Que ces choses sont lointaines! Il connut Garat, Elleviou, il donna la réplique à la Malibran. C'était une femme extrêmement vive et impressionnable, qui riait aux éclats dans la même minute et fondait en larmes. Il eut le désagrément, jouant auprès d'elle la *Sonnambula* au théâtre de Naples, d'être sifflé. Il était atteint d'un rhume qui lui enlevait les trois quarts de ses moyens. Le parterre fut impitoyable, les pelures d'oranges jonchèrent la scène; il en résulta une sorte d'émeute; si bien que le ministre de la police, ému de ce scandale, manda Duprez le lendemain et lui dit:

—Monsieur, quand on est premier ténor, on n'a pas le droit d'être enrhumé, car cela compromet l'ordre public!....

—

Tout artiste a, dans sa carrière, une heure lumineuse, celle où il atteint au plus haut point de sa renommée, où il accomplit son plus bel effort. Ce fut le 17 avril 1837 que Duprez livra et gagna sa grande bataille. Il chanta *Guillaume Tell* à l'Opéra. Depuis un mois la curiosité était surexcitée outre mesure; la foule, restée fidèle au prestige d'Adolphe Nourrit, était fort mal disposée. Il s'agissait de la dompter, de vaincre ou de mourir....

On a demandé à M. Duprez s'il se souvenait de cette lutte suprême et des émotions qu'elle lui fit éprouver:

—Terrible, a-t-il dit, terrible!.... De ma vie, je n'ai vu tant de lorgnettes.... D'abord un silence qui me glaçait.... Puis des murmures.... On riait des talons énormes qu'on avait mis à mes souliers pour hausser ma taille trop courte. Enfin, j'abordai l'épreuve, où l'on m'attendait: *O Mathilde! idole de mon âme!*.... Tonnerre d'applaudissements.... Je pouvais montrer mes talons.... On ne riait plus!

Cette représentation triomphale ne fut pas seulement l'apothéose d'un ténor. C'est une date qu'il faut retenir. Un art nouveau se révélait. Nourrit chantait à l'ancienne mode, c'est-à-dire considérait ses rôles comme une réunion de morceaux brillants reliés entre eux par des récitatifs sacrifiés. Le récitatif *faisait le point* entre les duos, les cavatines et les romances. Duprez s'avisa de donner aux récitatifs une importance dramatique qu'on ne leur soupçonnait pas: il rendit à la déclamation le caractère qu'elle avait perdu. Il fut l'ancêtre de cette génération de *tragédiens lyriques* qui marquent aujourd'hui au premier rang, et qui ont remplacé les virtuoses de l'école italienne.... Duprez est donc, à ce titre, un précurseur.... Il a souvent dit à ses élèves: "On peut chanter sans voix, quand on a quelque chose dans la tête et dans le cœur." Sage maxime qui devrait être inscrite au fronton de tout Conservatoire!

L'AVEUGLE

—ET—

SES FILLES.

I

Le comte de Rebel aimait passionnément la Nature. La variété des décors qu'elle offre à notre vue lui procurait d'intenses émotions et le prestige des paysages, l'éblouissement de leurs couleurs exaltaient la poésie de sa noble, de sa subtile intelligence. Il se perdait dans la joie des contemplations ferventes, et il lui semblait alors que son âme communiait avec l'âme éparse des choses, au sein même de l'universelle et mystérieuse Pensée, par qui sous toutes ses formes et dans tous ses modes se manifeste la Vie.

C'était un homme d'une haute stature, qui avait grand air et dont les traits ainsi que les attitudes témoignaient d'une vieille aristocratie. Sa longue barbe blanche, qui descendait sur sa poitrine, encadrait son mélancolique et fin visage, éclaire par la réveuse douceur de ses yeux, d'un bleu toujours plus pâle, de ses yeux qui devaient un jour ne plus s'ouvrir à la lumière, comme si, à trop regarder, ils eussent usé leur flamme. Car le comte de Rebel devint aveugle, à cinquante-deux ans.

Ses filles—il en avait trois qu'il avait élevées lui-même depuis la mort de sa femme, survenue quand la cadette était encore au berceau—atteignait à cette époque l'âge de se marier, et il n'y avait entre chacune d'elles qu'une année d'écart.

Comme le comte avait beaucoup voyagé, elles étaient nées sous des climats différents, et, par leurs caractères comme par leurs beautés, qui étaient dissemblables, elles offraient un singulier reflet du premier ciel que leurs yeux avaient entrevu.

La blonde, imprécise et songeuse Edith évoquait ainsi les contrées du Nord, la mystique blancheur des neiges scandinaves et le rêve vague des brumes jetées comme un voile sur les montagnes qui flottent dans l'air impondérable. Henriette, fraîche, rose et potelée, faisait penser à une riante et verte vallée de France, où, parmi les feuillages frissonnants, à travers les prairies, parsemées de coquelicots et de reines marguerites zigzague et se faufile une limpide rivière. Tandis que la brune, langoureuse et souple Laura; au teint mat et doré, au regard éclatant, aux lèvres de grenade, rappelait la victorieuse lumière du midi, le bleu profond de la Méditerranée, les chaudes, les vibrantes couleurs des rivages italiens.

Et comme toutes trois avaient pour leur père un culte égal et qu'aussi il les adorait, elles comprirent, âmes charmantes, émues de pitié et hantées de dévouement, que l'aveugle ne pourrait se passer d'elles. Alors, elles renoncèrent aux doux espoirs d'amour afin de lui consacrer toute leur vie et de lui suggérer, par le contact de leur perpétuelle présence, les images des prestigieuses visions dont son cerveau s'était enivré.

II

Ainsi, en effet, furent épargnées à cet homme, tant épris des spectacles de l'univers, les angoisses de l'éternelle nuit. Les exquises jeunes filles, dont il sentait autour de lui flotter la délicate et précieuse affection, qu'il reconnaissait au parfum qui émanait de leur chevelure ou qu'il distinguait, en touchant leur main, à l'inégale chaleur de leur peau, faisaient renaître en lui les émotions des pays, autrefois admirés, les longues extases en face des sanglants couchers de soleil, derrière la montagne bleuâtre, dans l'ombre violacée du bocage, ou sur la mer, aux tons d'ardoise.

A chacune d'elles se rattachaient pour lui plus particulièrement la silhouette de tel site, le caractère de telle contrée, et surtout les divers aspects de la Nature, que semblaient refléter leurs pensées et évoquer leurs attitudes physiques. Et, suivant que dans son revue voyageur il était accompagné d'Edith, d'Henriette ou de Laura, il parcourait les septentrions glacés et brumeux, suivait les routes verdoyantes et fleuries ou errait parmi les oliviers aux feuillas poudre-de-rizées, dans le voisinage des flots plus bleus encore que le ciel.

On eût dit alors que toute la puissance de vue, dont il disposait autrefois, s'était retournée et dirigeait ses rayons au dedans de lui-même, vers le domaine sans bornes de l'Imagination, cette féconde et enthousiaste magicienne qui miraculeusement recrée, juxtapose et combine à son gré, les tableaux de la Réalité. Et ce fut ainsi que l'aveugle goûta auprès de ses filles, par l'effet de leur instinctive influence, la joie consolante de voir en soir-même de nouveaux et sublimes paysages, de ces paysages de songe, qui prêtent leurs décors aux plus fantaisistes et aux plus somptueuses harmonies.

Il voyait de lumineuses plaines de glace, s'étendant à l'infini sous un ciel pâle et clair, des crêtes grisâtres, enveloppées de vapeurs blanches, de hiératiques bois de pin, où passait comme le souffle de subtiles haleines, d'éblouissantes grottes de cristal, aux parois desquelles pleuraient des stalactites d'argent. Puis des gorges sauvages s'entrouvraient, de fantastiques ravins se creusaient, et une forêt de chênes, plusieurs fois centenaires, frémissait sous l'orage qui grondait. Le pied d'un rocher était miné par un océan aux changeantes couleurs, des grappes d'écume s'accrochaient aux arêtes d'une cascade, dont le grainé brillait comme l'acier d'une lame, et de lointains horizons se mouraient dans des teintes lilas et vieux rose.

Sondain, des champs de blé ondulaient à perte de vue; de gras pâturages leur succédaient; sur la pente d'un coteau des vignes tendaient vers le passant leurs gorges dorées; des chemins creux fuyaient entre des haies vives, ou un sentier disparaissait dans le mystère d'un sous-bois, tandis que des jets de lumière se jouaient sur le sable fin d'une allée passée au rateau. Alors, parmi les pelouses soyeuses d'un parc à la Versailles, des corbeilles de fleurs alignées étincelaient comme parures de saphirs, de rubis et d'émeraudes.

Le soir tombait: une flaque de sang rougissait le bord du cadre: à la faveur de l'ombre, le décor changeait. Et brusquement un vertigineux aqueduc était suspendu dans les airs, au-dessus d'une verte Loire qui coulait, majestueuse et lente, entre deux rives de gazon. Puis le paysage se fardait; la terre maquillée prenait des tons d'ocre et de chrôme: le soleil ardent tachetait de bleu, de rouge et de mauve des routes si blanches, que l'œil pâlissait à les suivre: les collines, couleur de safran à leur base et baignées de carmin à leur milieu, verdissaient à leur sommet.

En haut, un audacieux village se profilait, comme un nid d'aigle, dans la jointure de deux roes escarpés, tandis qu'en bas, au milieu des jardins embaumés, où surgissaient d'orientales architectures, des palmiers déroulaient leur anneaux et lançaient vers l'azur leurs têtes empanachées; les cactus et les eucalyptus, les orangers et les citronniers se mêlaient en un inextricable fouillis: la mer confondait son immobile et somptueux indigo avec celui du ciel, de telle façon qu'on ne savait si c'était lui qui était descendu en elle, ou elle qui était montée vers lui. Et des voiles au large se balançaient, qui semblaient les ailes de grands oiseaux, rasant les vagues.

L'aveugle voyait tout cela — et d'autres choses encore—en lui-même, et ses jours éclairés par la lumière de son imagination, s'écoulaient auprès d'Edith, d'Henriette et de Laura—sans regrets presque.

III

Mais de ne pas aimer, toutes les trois s'étiolaient, fleurs délicates privées d'air et de vie vivante. Et aussi s'approchait pour elles l'âge fatal où leur mère était morte, leur transmettant les germes d'un mal atavique.

La première Laura se fana; son teint devint terreux, ses joues se creuserent et l'éclat de son regard se ternit. En même temps, une brume recouvrait les tableaux ensoleillés que réfléchissait le cerveau du comte: les nuances des collines s'effacèrent sous une couche de buée, chaque matin plus épaisse; les routes blanches, les plantes, les jardins parfumés, les luxurieuses végétations se décolorerent, et un masque de plomb s'étendit sur le ciel et sur l'eau. Laura mourut, le brouillard se fit opaque, et plus jamais le souvenir de l'aveugle n'évoqua les ardents paysages du Midi.

Puis ce fut le tour d'Henriette. La fraîche enfant perdit ses roses couleurs et sa taille vint à maigrir. Alors les printanières et gracieuses natures prirent des teintes flétries, les gazons jaunirent, les branchages se dépouillèrent et les feuilles mourantes s'entassèrent au bord des prairies anémiées. Un pâle et triste automne s'abattit sur l'esprit du comte de Rebel, jusqu'au jour où le vent d'hiver emporta avec le dernier souffle de la jeune fille le dernier vestige des vertes campagnes et des séjours fleuris.

Et des lors, seul, dans son palais de rêve, naguère radieux, à présent désolé, en compagnie d'Edith languissante, le vieillard grelotta, avec toujours devant ses yeux intérieurs l'unique image des plaines glacées, des montagnes neigeuses et des cieux moroses, où passaient, derrière des nuages assombris, de fantômales visions.

Mais peu à peu la blonde et imprécise créature s'évaporait, et lorsque enfin, par un soir pluvieux de mars, elle trepassa, toute lumière s'éteignit dans l'âme du comte, dont l'imagination ne sembla plus désormais qu'un trou noir et béant.

Et ce fut alors seulement que l'aveugle connut les vraies angoisses de l'éternelle nuit.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE.

Les Rayons Rœntgen, par le professeur W.-C. Rœntgen.

(*Suite et fin.*)

La question est si importante qu'il est désirable de chercher par d'autres moyens à voir si les rayons X sont susceptibles de réfraction ou non. Des corps solides, en poudre fine, sous couche épaisse, ne laissent passer qu'une petite quantité de lumière, en raison de la réfraction et de la réflexion. Avec les rayons X, par contre, cette différence n'existe pas: à masse de substance égale, ces corps à l'état pulvérulent sont aussi transparents que les mêmes corps à l'état non pulvérulent. D'où il suit que nous ne pouvons conclure à l'existence de la réfraction ou de la réflexion véritables des rayons X. Ces expériences ont été faites avec du sel gemme finement pulvérisé, avec de la poudre d'argent obtenue par électrolyse, et avec de la poussière de zinc déjà plusieurs fois employée pour recherches chimiques. Dans tous ces cas, le résultat a été le même; ni par la méthode photographique, ni par l'écran fluorescent, on n'a pu découvrir de différence entre la transparence du corps solide et celle du même corps pulvérisé. Il est donc évident qu'on ne peut s'attendre à voir les lentilles capables de concentrer les rayons X: et, en effet, cette concentration n'a pu être obtenue avec une lentille de cristal, ni avec une lentille d'ébonite. La photographie d'une baguette cylindrique en verre est plus sombre au milieu qu'aux bords; l'image d'un cylindre rempli d'un corps plus transparent que ses parois est plus brillante au centre qu'aux bords.

8. Les expériences qui précèdent et d'autres que je ne cite point ici, montrent que les rayons sont incapables de subir la réflexion. Je devrai toute fois donner le détail d'une observation qui sembla d'abord appeler la conclusion opposée.

J'exposerai une plaque protégée par un fourreau de papier noir, à l'action des rayons X, la plaçant de telle façon que le côté verre était le plus rapproché du tube. La face sensibilisée était en partie couverte de morceaux de platine, de zinc, de plomb, d'aluminium, découpés en forme d'étoile. Le négatif, après développement, donna des images noires sous le plomb et la platine, et plus encore sous le zinc; sous l'aluminium il n'y avait pas d'image. Il semblerait donc que les trois premiers métaux peuvent réfléchir les rayons X; mais, comme une autre explication est possible, je répétai l'expérience avec cette seule différence que j'interposai une pellicule légère d'aluminium entre la partie sensibilisée et les étoiles métalliques. Opaque pour les rayons ultra-violets, cette pellicule d'aluminium est transparente pour les rayons X. Le résultat fut que les images se montrèrent comme avant, indiquant encore qu'il y a réflexion sur les surfaces métalliques. Si l'on considère cette expérience en même temps que d'autres, et en particulier celle qui démontra la transparence des substances pulvérulentes et prouve que l'état de la surface ne peut exercer d'influence sur le passage des rayons X à travers un corps, on arrive à la conclusion probable que la réflexion régulière n'existe pas, mais que les corps se comportent à l'égard des rayons X comme les milieux troubles à l'égard de la lumière.

Comme je n'ai pas pu obteuir de faits tendant à montrer l'existence de la réfraction à la surface de milieux différents, il semble probable que les rayons X se meuvent avec la même vitesse dans tous les corps, et dans un milieu qui pénètre toutes choses et où baignent les molécules des corps. Les molécules font obstacle au passage des rayons X d'autant plus fortement que la densité du corps dont il s'agit est